

La Maison-Dieu, 225, 2001/1, 9-18

Jacques PERRIER

L'ADORATION EUCHARISTIQUE : ARCHAÏSME, ACTUALITÉ, OPPORTUNITÉ ?

Un voyage instructif

COMME ÉVÊQUE de Tarbes et de Lourdes, je suis allé récemment visiter un des grands sanctuaires marials espagnols, le plus proche de Lourdes : Notre-Dame du Pilar à Saragosse.

Mes hôtes me firent découvrir leur admirable cathédrale, dont la restauration fut une œuvre de longue haleine. Au centre d'un gigantesque retable et à une hauteur fort respectable par rapport au sol, un espace vide, une sorte de grande fenêtre était ménagée pour l'exposition du Saint-Sacrement. J'imaginai la taille de l'ostensoir qui devait être utilisé. Le clergé m'expliqua que, de nos jours, ce dispositif n'était plus en usage.

L'heure d'après, mes hôtes, toujours aussi courtois, me menèrent visiter une chartreuse qui se trouve à proximité, une chartreuse bien vivante. L'abbé me mena obligeamment à l'église, puis dans un des ermitages, inoccupé, et enfin dans les oratoires où les moines célèbrent quotidiennement la messe. Ni à l'église ni dans les oratoires je ne vis l'eucharistie. Je pensai qu'elle était peut-être conservée dans les ermitages habités par des moines.

Je posai naïvement la question à l'abbé, un homme encore jeune et fort ouvert, comme j'avais pu le constater par le temps qu'il m'avait consacré. Il me répondit qu'il n'en était rien ; mais il ajouta que les novices, eux aussi, lui posaient la question et, en toute obéissance, auraient volontiers « réclamé » la présence eucharistique. Avec une douceur toute monastique, l'abbé me précisa qu'il n'était pas question de changer la tradition cartusienne.

Le reposoir spectaculaire de la cathédrale et l'abstention eucharistique de la chartreuse s'expliquent par l'histoire, l'ordre de saint Bruno étant fier de sa fidélité aux pratiques d'origine. Et qui oserait prétendre que la chartreuse n'est pas catholique ? Au-delà de l'anecdote, cet exemple montre que le culte eucharistique en dehors de la messe peut être recommandé par l'Église, mais ne saurait être rendu obligatoire : nous sommes dans l'ordre de la libre dévotion.

Ma visite à Saragosse a quelque chose d'amusant par le croisement des évolutions, réalisées ou souhaitées par certains : le Saint-Sacrement est descendu de son trône majestueux, tandis que quelques jeunes moines désireraient lui voir tenir plus de place dans leur chartreuse.

Est-ce le retour d'un autre âge ?

Dès que réapparaît une pratique, un objet, un texte qui avaient connu, pendant un temps, une moindre faveur, certains crient à l'archaïsme, au retour en arrière, à la négation de Vatican II... Si tous ceux qui font aujourd'hui fumer l'encens à profusion dans leurs liturgies étaient des renégats de Vatican II, cela ferait beaucoup de dissidents.

Qu'en est-il pour l'adoration eucharistique ? Selon quels signes pourrait-on interpréter la redécouverte de l'adoration eucharistique comme une attitude religieusement réactionnaire ?

Le culte eucharistique s'est développé au Moyen Âge et aux Temps Modernes pour répondre aux mises en question de la présence réelle. Cette explication n'est pas la seule

mais, surtout à l'époque de la Réforme catholique, elle est indéniable. C'est pourquoi l'exposition du Saint-Sacrement s'entoura de tous les ors possibles.

Aujourd'hui, la foi en la présence réelle n'est pas très vivace chez beaucoup de ceux qui se disent « catholiques », à moins d'être tellement « expliquée » et relativisée qu'il n'en reste pas grand chose. Ceux qui adorent le Saint-Sacrement, eux, croient, évidemment, en la présence réelle. Mais ils n'ont nullement l'intention de brandir leurs ostensoirs comme les armes d'un combat, fût-il simplement apologétique. L'adoration eucharistique n'est pas vécue comme une pratique « identitaire », un acte anti-œcuménique.

D'autre part, le culte eucharistique pourrait être accusé de nous ramener au temps jadis s'il prétendait s'imposer, par ses manifestations publiques, à toute la société.

Dans la France laïque des dix-neuvième et vingtième siècles, les processions eucharistiques à travers les villes avaient pour but de montrer que la société restait profondément chrétienne et catholique, même si les hommes au pouvoir étaient anticléricaux. Aujourd'hui, sans polémique ni agressivité, des processions eucharistiques existent dans certaines localités et certaines régions où le sentiment catholique est assez fort.

Mais, dans la majeure partie des cas, ceux qui aiment adorer le Saint-Sacrement ne se précipitent pas dans les rues. Ils suivraient même plutôt une tendance inverse et risqueraient de privatiser l'eucharistie en demandant, avec insistance, à la conserver chez eux.

Si nous assistons, de nos jours, à une recrudescence des manifestations catholiques dans les rues, c'est plutôt par des processions mariales, des marches aux flambeaux, voire des chemins de croix le Vendredi saint : ces expressions publiques de la communauté catholique au sein d'une collectivité qui, dans une large mesure, ne l'est pas, ne pose pas le même problème de rapport au sacré qu'une procession du Saint-Sacrement.

La plainte pour archaïsme me semble donc manquer de fondement, même si des ostensoirs du dix-neuvième siècle

sont ressortis des placards, puisqu'il n'en existe guère d'autres.

Reste donc à chercher sur quelles pistes spirituelles sont engagés ceux qui, aujourd'hui, pratiquent l'adoration eucharistique. Parmi eux, certains s'inscrivent dans une tradition qui n'a jamais été interrompue, mais qui s'est colorée différemment dans la seconde partie du vingtième siècle ; d'autres se rattachent à des mouvements spirituels nouveaux et divers.

Dans la ligne de Charles de Foucauld

À bien des égards, Charles de Foucauld est un des témoins spirituels les plus marquants du vingtième siècle, même si son influence ne s'est exercée qu'après un long délai.

Frère Charles passait des heures devant le Saint-Sacrement, présent au tabernacle. Petits frères et petites sœurs de Jésus ont hérité de sa manière de faire. Quelles sont les notes propres à l'adoration, dans l'esprit de Charles de Foucauld ?

Frère Charles avait un sens aigu de l'humanité du Christ et de son humilité. C'est pourquoi il se plut tant à Nazareth, le lieu de la vie cachée et des actions les plus banales durant quelque trente années. Par l'eucharistie est établie une continuité entre le temps de Nazareth et aujourd'hui. Le mode de présence est différent, mais il s'agit bien de la même personne, concrète, accessible, amicale. Notre époque aime pratiquer une lecture littérale de l'Évangile, en regardant simplement ce que fait Jésus au milieu des autres, avant d'en tirer des leçons dogmatiques ou morales. Devant le Saint-Sacrement, cette attention à la personne de Jésus se prolonge en adoration.

Bien loin du caractère triomphaliste que pouvaient prendre, jadis, certaines formes du culte eucharistique, Charles de Foucauld, et nous-mêmes aujourd'hui, sommes plus sensibles à son humilité. Certes, le pain eucharistique, avant même la consécration, n'est pas n'importe quel

« bout de pain », puisqu'il est chargé de toute une symbolique biblique et nous vient de la liturgie juive. Cela ne change pas le fait qu'à la base le pain soit l'aliment ordinaire, quotidien, alors que le vin est plus volontiers le signe de la fête.

De même, certaines façons de présenter l'Incarnation tendent à faire de Jésus un anonyme, un homme fondu dans la masse : les évangiles nous disent le contraire. Mais il est vrai que Jésus a repoussé les tentations de la puissance et de la réussite selon le monde. Il s'est fait « doux et humble de cœur ». Le pain eucharistique est un signe expressif de cette humilité.

Dans le temps de sa vie terrestre, Jésus a été ignoré, persécuté, tourné en dérision, rejeté, frappé, mis à mort. Il a été compté pour rien. De même, le pain est parfois tenu pour sans valeur. Dans la contemplation du pain eucharistique, bon nombre, aujourd'hui, trouvent la force d'aller à la rencontre de ceux qui ne comptent pas dans la société, tous ceux qui, comme Jésus, sont tournés en dérision et rejetés.

Au Hoggar et jusqu'à son dernier jour, Charles de Foucauld n'a cessé d'adorer l'eucharistie, hors de tout environnement chrétien. Une nouvelle dimension de l'eucharistie était ainsi mise en lumière, qui n'est pas sans écho dans l'expérience de nombreux chrétiens aujourd'hui : c'est la présence cachée du Christ au milieu d'hommes qui l'ignorent et qui nous paraissent très loin de pouvoir le reconnaître. En rendant le Christ sacramentellement présent dans un quartier, un bidonville, un coin perdu au fond de la jungle, nous concrétisons notre foi en la présence universelle du Christ, en sa proximité avec tout homme.

Il suffit qu'une personne ou une toute petite communauté accueille la présence sacramentelle du Christ par l'eucharistie pour que celle-ci ne soit pas envisagée comme une sorte de talisman, agissant indépendamment de la conscience humaine. Or bien des personnes, de nos jours, font l'expérience de Charles de Foucauld au Hoggar : elles se trouvent seules au milieu d'hommes et de femmes

qu'elles aiment, mais à qui elles ne voient pas comment annoncer le Christ ressuscité.

La présence et l'adoration eucharistiques sont une manière de placer ces hommes et ces femmes sous le regard aimant du Christ. C'est une forme de la communion des saints.

*Un autre parrain de l'adoration au vingtième siècle :
Teilhard de Chardin*

Chez Teilhard de Chardin, le pain eucharistique est moins la présence personnelle – et non contestée – du Christ parmi les hommes qu'un fragment de matière totalement métamorphosé et chargé d'une énergie spirituelle contagieuse, comme une réaction atomique. L'ostensoir n'est plus seulement formé des rayons plaqués or qui entourent l'hostie : à partir d'elle, c'est le cosmos tout entier qui est illuminé, vivifié.

Teilhard de Chardin sort lentement du purgatoire, et il n'en sortira pas complètement indemne. Ceux qui adorent le Saint-Sacrement n'ont, sans doute, nullement conscience de lui devoir quelque chose. Pourtant, une fois purifiée de ses risques panthéistes ou monistes, la vision de Teilhard a restauré, chez les catholiques, le sens de la matière.

Or le pain eucharistique, s'il est effectivement transsubstantié en corps du Christ, n'en demeure pas moins, au sens ordinaire des mots, un pain matériel. Quand le quatrième évangile parle de l'eucharistie, il emploie des termes extrêmement réalistes : manger, broyer entre ses dents. Cela n'aurait aucun sens si l'eucharistie était une réalité immatérielle.

Nous savons la méfiance de nos contemporains envers les discours : la parole est discréditée, surtout si elle veut convaincre. Le silence de l'eucharistie, sa capacité à être regardée par chacun comme il le « sent », sont des arguments qui plaident en sa faveur.

De cette dernière observation résulte une inquiétude, ou, du moins, un motif d'être vigilants. Car il ne saurait être

question de dissocier les « deux tables » ou d'oublier que le sacrement chrétien comporte toujours une parole qui donne le sens. Pour l'eucharistie, cette parole est celle de l'institution, mais celle-ci récapitule toute la Révélation. L'Eucharistie ne peut être séparée de la Parole.

L'eucharistie, support de la contemplation

La critique des images a tenu, dans l'histoire chrétienne, la place que nous savons : jadis, dans tout le monde chrétien, lors de la querelle iconoclaste, mais aussi, en notre siècle, par réaction contre une certaine imagerie religieuse fade et conventionnelle. Les crucifix eux-mêmes se sont raréfiés, moins pour des motifs esthétiques que spirituels ; mais c'est un autre sujet.

À l'inverse, nous avons vu se multiplier les reproductions d'icônes, voire des icônes originales, modernes, mais peintes dans la tradition spirituelle orientale. Le plus petit groupe de prière ou l'équipe de catéchisme qui veut prier un moment commencera par installer une icône, une bougie, une bible ouverte, trois photos de personnes connues ou d'événements actuels, sans oublier l'image d'un saint.

Ne faut-il pas inscrire l'adoration eucharistique dans cette tendance actuelle, bien compréhensible ? Alors que nos sens sont intensément sollicités par la vie moderne, et notamment par les moyens de communication, il n'est pas facile de « rentrer en soi-même », de « se recueillir », de « faire silence ». Nous avons besoin d'être aidés par des signes qui nous portent vers l'Invisible. Aucun signe n'est plus proche de la réalité que l'eucharistie, puisque c'est l'Esprit Saint lui-même qui nous donne ce signe comme étant la présence même du Christ.

Si cette hypothèse est fondée, il ne faut pas s'étonner que les adorateurs d'aujourd'hui désirent que le Saint-Sacrement soit exposé et non seulement que le ciboire soit au tabernacle.

Un silence qui crée la communion

Nous avons déjà évoqué la convenance de la Parole de Dieu dans l'adoration eucharistique. Il n'en reste pas moins que la plus grande partie du temps de l'adoration sera silencieux. Par rapport à des époques antérieures, les chants eux-mêmes tiennent moins de place.

C'est une banalité de constater que, dans la vie moderne, nous aspirons au silence, mais que nous en avons peur. Jamais aucune manifestation de rue n'a été organisée pour faire taire dans les lieux publics ces effroyables musiques de fond, plus conventionnelles et plus fades que les statues de Saint-Sulpice au dix-neuvième siècle. Nous ne pouvons pas plus nous passer de bruit que d'essence ou d'électricité.

Devant l'eucharistie, en elle-même silencieuse, le silence devient supportable parce que le lieu est habité. C'est l'expérience des aumôniers de jeunes et autres animateurs. S'ils ont l'audace de proposer un temps de prière devant le Saint-Sacrement, ce sera souvent ce moment-là qui sera noté, par les jeunes, comme le plus marquant, quand ils feront le bilan de leur recollection.

Certes, il faut préparer, rassurer, relancer au besoin. Mais cette expérience déborde très largement les communautés nouvelles ou les groupes les plus aguerris dans la foi. Qui oserait prétendre que les jeunes confirmands qui vont se relayer, une nuit durant, pour prier devant le Saint-Sacrement sont des rétrogrades qui n'ont pas bien assimilé une saine théologie de l'eucharistie ? Si incultes qu'ils soient dans la foi, peut-être montrent-ils, à nouveau, une voie que nous avons quelque peu négligée.

Il ne faudrait pas non plus accuser l'adoration eucharistique d'être individualiste, même s'il n'y a pas de paroles échangées entre les participants. Les prédicateurs de retraites le savent : plus le silence a été généreusement accepté, plus la communion se crée invisiblement, et se constate à l'issue de la retraite.

Le silence n'est pas l'ennemi de la parole, de la musique, de l'expression sous toutes ses formes : bien au contraire ! Laissons sa place au silence : il agit en profondeur.

Face aux spiritualités introspectives

Une dernière raison me pousserait à encourager l'adoration eucharistique dans la situation présente, avec les recommandations qui seront données ailleurs dans ce numéro. L'adoration eucharistique est aux antipodes des techniques qui invitent l'individu à libérer au fond de lui-même des énergies spirituelles insoupçonnées : en cela, elle est particulièrement opportune.

Certes, les auteurs chrétiens, comme bien d'autres, ont insisté sur la présence à soi-même comme condition d'un progrès spirituel et, d'abord, d'une conversion. Saint Augustin nous a laissé sur ce sujet quelques formules définitives. Mais cette invitation s'appuie sur la conviction que l'homme est créé à l'image et ressemblance de Dieu. Pour déchiffrer la trace de l'image, il faut se tourner vers le modèle.

Si je suis absent à moi-même, vivant dans la superficialité, je ne trouverai pas le Christ. Mais c'est en regardant le Christ que je me découvre moi-même. Sinon, je reste, à mes propres yeux, une énigme. Le concile Vatican II l'a redit, dans la constitution *Gaudium et spes*.

Toute la Révélation, depuis le premier chapitre de la Genèse, nous présente la relation avec Dieu comme un face-à-face, un dialogue, une alliance. Dieu lui-même se révèle comme dialogue, où l'unité des personnes n'est pas la confusion.

En me plaçant physiquement devant l'eucharistie, je réalise symboliquement ce face-à-face qui est dans la nature même de la foi. Le chrétien entend la Parole qui vient d'un autre, même si elle consonne avec les appels, les murmures ou les révoltes qui se font entendre en lui. Mais il doit bien se garder de confondre ses voix intérieures avec la Parole.

De même, l'adoration eucharistique pose une certaine distance, qui est salutaire, même si la finalité de l'eucharistie est dans la communion. Comment rendre grâce pour la communion si je ne réalise pas que le Christ est vraiment autre et qu'il ne me doit rien ? Il vient à nous, il vient en nous pour que nous soyons un avec lui et un en lui. Mais, par la perfection trinitaire, nous savons que l'unité, selon Dieu, n'est pas la confusion.

Dans la situation présente

D'aucuns craignent que l'adoration eucharistique fasse de l'ombre à la célébration eucharistique, qu'elle soit une gêne pour voir que la célébration est une dynamique dont le terme est la communion. Les fourvoiements sont toujours possibles et il faut inclure l'adoration eucharistique dans l'esprit de la réforme liturgique voulue par le concile Vatican II.

Cela dit, ma conviction est, tout au contraire, que la célébration de l'eucharistie pourrait bénéficier d'une redécouverte de l'adoration. Je pense à la partie proprement eucharistique de la messe et je songe tout particulièrement aux enfants. Certes, l'eucharistie nous dépassera toujours, infiniment, tant que nous serons citoyens de cette terre. Mais enfin, nous croyons que c'est bien le Christ Jésus qui vient à nous dans le Pain de Vie.

Qu'en est-il des enfants de la Première Communion ? Les prêtres, les catéchistes, les éducateurs n'ont pas toujours le cœur en paix quand ils voient les enfants communier. Dans la préparation, il faudrait peut-être faire place à l'adoration qui est aussi une pédagogie du désir. Je ne crois pas qu'il y ait grand chose à perdre en essayant.

Jacques PERRIER
évêque de Tarbes et Lourdes